

ON-Y-VA

BRIAN — Parler des formes de l'engagement, c'est supposer qu'il y en a plusieurs, que cela passe par des pratiques, des productions, des projets différents. Mais le mot d'engagement suppose aussi qu'à la clé il y a une action politique effective. Alors on doit chercher les convergences, et résoudre cette contradiction inutile qui s'est installée entre ceux qui veulent s'engager dans la culture et ceux qui cherchent à transformer la société. La mobilisation autour des partis politiques est très affaiblie, c'est clair ; à nous d'inventer d'autres formes de la relation politique.

GÉRARD — Quand on parle de mots comme engagement, mobilisation, on est dans des langages militaires, des langages de guerre ; ça fait peur à tout le monde.

En même temps, la "World Culture" nous encercle avec les forces du marché, qui ont complètement intégré les formes de l'engagement, à travers les signes du commerce qui sont tellement envahissants et présents qu'on ne les remarque pas et qu'on ne se détermine pas contre eux ; on fait comme si ils n'existaient pas. Pour moi, la vraie question est : quelles formes et quelles pratiques inventer pour accompagner les luttes politiques ?

JEAN-PIERRE — Il y a aujourd'hui un certain nombre de présupposés politiques qu'il est de bon ton de ne plus tenir. Par exemple, cette réaction par rapport au vocabulaire guerrier : je continue à penser qu'il existe quelque chose qui s'appelle la lutte des classes, cette seule affirmation paraissant aujourd'hui quelque chose d'archaïque. Tous les jours, je me sens dans un climat de guerre ; on me fait la guerre. Donc je crois que le vocabulaire stratégique, guerrier, militaire de la polé-

mique est un outil, une arme qu'on ne devrait pas abandonner, ne serait-ce que parce que ça permet de désigner l'adversaire. On peut nuancer entre adversaire et ennemi, il peut y avoir plusieurs intensités de forme dans la lutte, mais il y a lutte ; c'est un premier postulat. Quelles sont les formes les plus efficaces dans ma participation à cette lutte ?

Aujourd'hui, pour prendre une autre métaphore que sont les sports de combat, les rapports de force sont tels que la boxe est un combat perdu ; les rapports de poids, de densité, de force sont en défaveur d'un mouvement qui souhaiterait changer la société. Donc, ça oblige à faire du judo.



Je situe certains actes de communication comme des éléments qui sont de l'ordre du judo. Si j'insiste sur le fait qu'il ne faut pas fuir ce langage de la lutte, c'est aussi parce qu'il implique les ambiguïtés, les contradictions, la merde, la sueur qui font qu'on est forcés, si on veut se battre, d'aller au contact de l'adversaire. On ne connaît bien l'adversaire qu'en allant au contact, avec les risques du contact. Mais le contact n'est pas constamment

polémique, sinon il cesse. Donc il faut employer des ruses, répartir des tâches, être de temps en temps espion, éclaireur, procéder parfois à des reculs stratégiques, à des replis tactiques. Et tout cela est plus facile quand on a un projet partagé, une ambition constante qui permet de savoir où on en est dans cet état des luttes.

BRIAN — Mais comment est-ce que les gens peuvent renouer avec ce genre d'engagement ? Il me semble que la rencontre de formes bien définies, de pratiques et de productions spécifiques, nous donne le moyen le plus sûr de partager un projet. Des formes qui, au départ, sont modestes, mais qui ouvrent le passage vers une implication, et, peu à peu, un engagement.

JEAN-PIERRE — L'une des plus grandes difficultés, c'est de reconnaître dans d'autres formes que les formes normées du politique de la fin du XIX^e et du début du XX^e, la forme-parti, la forme-manifestation, qui ont été des inventions de cette période et qui sont en fin de vie. D'où la difficulté de reconnaître toute une série de micro-mouvements – mouvement entendu ici comme déplacement – qui ne sont pas légitimés, nommés, normés par le mot politique mais qui, à mes yeux, sont devenus le vrai politique.

GÉRARD — Par rapport à la forme-parti, celle qui me semble la plus contemporaine est la forme-partisan. À Grapus on avait fait une affiche : *La culture n'a pas besoin de partis mais de partisans.*

JEAN-PIERRE — La difficulté est donc d'accepter par exemple qu'une forme musicale donnée, à un moment donné, y compris prise dans le "show business" – je pense à Zebda – est une forme

politique. Dans ma pratique, j'essaie de travailler sur les systèmes de relation dans des collectivités territoriales. Parmi les violences infligées par le dominant au dominé, il y a la production de l'espace et des signes dans cet espace. **Tout acte qui, au quotidien, peut pacifier cette relation violente, retourner la violence contre ceux qui la produisent est utile.** Mais ceux qui produisent cette violence n'en sont pas forcément conscients ; mes propres commanditaires sont ceux qui produisent cette violence. C'est dire quelle est la difficulté à leur faire accepter un autre type de production de relation, et donc un autre type de formes. Et le moyen, c'est souvent de les prendre au mot. Il n'y a pas un maire qui ne souhaite que les habitants soient plus heureux dans sa ville, que ses citoyens soient plus citoyens, etc. On prend le maire au mot, c'est-à-dire qu'on met en forme ce qu'il dit. On prend ses mots, on les écoute très attentivement, et on le confronte à ce que racontent les signes, à l'autonomie du discours des signes dans l'espace. On le confronte à l'écart qui existe entre ses propos dits politiques et la politique quotidienne exprimée par les formes, et éventuellement on arrive à réduire cet écart.

CULTURE ET DÉPENDANCES

GÉRARD — Le problème est de savoir au sein de quel espace social on fait les choses. Actuellement, il est divisé entre soumission et résistance. Une grande partie des gens sont plus ou moins soumis sans le savoir. **Ce qui m'intéresse, c'est comment on peut transformer soumission/existence en existence/résistance.** On peut poser des questionnements qui donnent le désir aux personnes d'affronter la complexité ; faire comprendre comment le capitalisme a transformé son mode d'aliénation traditionnel avec la mondialisation, comment il a organisé les formes de la communication, comment le médiatique a remplacé le politique. La lutte des classes est une lutte pour la culture, pour l'éducation populaire. Malheureusement, beaucoup de personnes qui luttent – que ce soit des institutions dans un État dit de

gauche ou des groupes progressistes – sont fascinées par la culture de la mondialisation, par l'idéologie publicitaire, le réalisme capitaliste. Ils s'emparent de ces formes, sans voir que les techniques manipulatoires abiment tout contenu progressiste. Actuellement, les villes s'épuisent à faire des petits journaux municipaux ; ils font de nouvelles formules, et quand ça va mal avec les gens, ils pensent que la nouvelle formule va rétablir la démocratie. Sans s'apercevoir que les journaux locaux produits par les grands centres commerciaux sont en train de les battre sur leur propre terrain. Ils n'écoutent pas vraiment la population, mais ils lui demandent ce qu'elle veut comme politique. Alors que les gens ont déjà voté pour que les élus appliquent un choix politique ! Beaucoup de gens ne le voient même plus, tellement c'est gros. Benetton serait progressiste, Toscani un démocrate ?

JEAN-PIERRE — Dans les années 30, quand une partie de cela a commencé, on parlait de viol des foules, ce qui implique qu'éventuellement, il y a du plaisir. On était sur la guerre, mais il y a aussi toute la dimension sexuelle. Autre chose : on dit que le médiatique a surpassé le politique. Je ne crois pas. C'est une sorte d'agilité supérieure, une capacité d'anticipation du capitalisme, qui a eu très peur mais qui a su utiliser politiquement un certain nombre de formes. **La capacité quotidienne du marché à s'emparer des inventions de formes pour les retourner à son profit,** c'est à peu près ce que décrit le système du sénateur industriel Benetton : la capacité esthétique, graphique, typographique du photographe bouffon Toscani à se mettre au service de quelque chose qu'ils perçoivent comme un humanisme démocratique. Donc, ils ont trouvé leur forme.

BRIAN — Cette intégration des formes subversives, cet abandon de la discipline morale qui avait toujours été au service d'une productivité industrielle, se sont faits après 68 sous la pression d'une situation révolutionnaire. Un espace de communication a été ouvert de force, et il a fallu longtemps pour trouver de nouveaux moyens de contrôle. Aujourd'hui, nous pouvons encore créer des formes dans cet espace

qui est au fond le nôtre ; seulement, on doit y inscrire une résistance à la récupération qui enlève la portée politique des formes. Là, il y a une éducation populaire des artistes à faire. **Les artistes d'avant-garde croient toujours à la barrière morale, à la censure, alors qu'elles n'existent plus ; ce qui existe, c'est la réduction de pratiques sociales à des plaisirs individuels et éphémères qui peuvent être associés à des produits.** De sorte que la relation sociale passe par les variations de la mode.

JEAN-PIERRE — Ce n'est pas le social, c'est la forme événementielle du social.

GÉRARD — C'est évident que la transgression dans le commerce n'amène à rien d'autre qu'au commerce. Mais nous sommes dans une société d'urgences humaines, de douleurs terribles, de misère, et on traite au coup par coup, c'est-à-dire sur une chose qui est déjà passée. Traduire cette urgence dans la durée, l'installer dans des procédures qui permettent de la mettre en pédagogie en quelque sorte, par le rythme, c'est ce que ne fait aucune des forces de résistance organisées ; elles font des coups – et sans en avoir les moyens – à l'instar du mode publicitaire. **Il y a une confusion entre produit et projet. On répond à des projets par des produits, on abandonne le projet pour faire le produit, ce qui est une manière de ne pas affronter le problème et sa nature conflictuelle.**

JEAN-PIERRE — On confond souvent l'urgence des effets avec la longueur des causes. Et ça se traduit par des immédiatetés. Mais regarde les deux images derrière toi. Quand sur *Urgent chômage* on a mis Liberté Égalité Fraternité, on a introduit un élément de longue durée qui est la devise républicaine. Dans *Résistance* porté par des gens qui occupent la rue à hauteur d'homme, avec les personnes qui transparaissent derrière, il y a une capacité à mettre en scène une circonstance d'occupation, de lutte. Le mode de diffusion est probablement plus important à analyser que les formes graphiques et typographiques. Pour en revenir à Benetton, j'ai été frappé de constater combien cette transgression que constitue *United colors of pognon*

relève de ce mouvement de judo, de cette prise de la force de l'adversaire. C'est une efficacité. Il faut assumer en permanence qu'il y a une autre manière pour le dominant de tenir à distance l'adversaire, c'est précisément qu'il n'entre pas dans son champ. Par exemple en le laissant dans le champ artistique, de la recherche fondamentale, de l'intellect, c'est-à-dire pas dans le réel.

PAROLE ET ACCOMPAGNEMENT

GÉRARD — Philippe, qu'est-ce que ça veut dire les formes et les moyens politiques pour un responsable d'une association de chômeurs qui travaille sur fond de misère ? Comment se servir d'outils de culture pour émanciper des gens qui n'ont pas accès à ces moyens ?

PHILIPPE — Le terrain, pour l'Apeis, c'est l'urgence quotidienne, avec des gens qui n'ont pas à manger pour le lendemain. Travailler sur cette urgence ne permet pas vraiment de se projeter ; on doit d'abord régler au maximum le tout venant, parce qu'il y a là quelque chose de vital. Notre association travaille depuis longtemps avec Ne Pas Plier sur la base de rapports d'amitié, sinon, nous n'aurions jamais mis le doigt dans cet engrenage, parce qu'on estime que ce n'est pas notre milieu, pas notre urgence. Cette amitié a des effets sur notre comportement avec nos militants, nos adhérents, les chômeurs que nous rencontrons. **Aujourd'hui, à côté de l'urgence permanente, nous parlons à nos adhérents d'amour, de rêve, d'utopie. Et le fait que les chômeurs se soient approprié deux mots comme "utopiste debout", ça me semble important ; s'il n'y a plus cette part d'utopie, on n'y croit plus.** Parce que c'est tellement difficile. On vit dans une société sous la peur. Il y a la peur des gens qui sont dans l'exclusion, dans l'urgence permanente, et puis la peur de ceux pour lesquels la misère est un miroir. Celui qui a un travail à peu près correctement payé, qui lui permet de fonctionner, a un peu de compassion pour ces pauvres qui hantent les rames de métro, mais il n'est pas concerné puisqu'il n'en est pas

là ; en même temps, il a peur parce qu'il a la vision de ce qu'il peut devenir. Ça explique une des difficultés de l'engagement. On travaille avec Gérard parce qu'il partage la volonté de changer de rapport aux choses, de logique, de société. On travaille donc en confiance. **Quand nous parlons de connaissance, de culture, nous avons peur de nous faire déposséder.** Nous n'avons pas l'habitude de manier l'idéologie, la théorie ; donc nous avons toujours peur de mettre entre les mains de quelqu'un d'autre le sort de l'association. Parce que notre image, c'est aussi nos choix de fond ; la forme et le fond sont liés.

PLUS JAMAIS SEUL

GÉRARD — **Ce que nous partageons, c'est la nécessité de ces luttes ;** je suis habité par ça, c'est ma raison principale de faire des choses. Il m'est nécessaire d'exprimer ces luttes pour moi-même et avec les autres. L'Apeis a une forme qui est l'accompagnement, c'est ce qui la caractérise : elle accompagne les chômeurs dans leurs démarches, par de la parole, par de l'échange de paroles. Elle génère une parole dont les gens sont souvent privés, et elle a une forme de partage de culture grâce à ce rapport de confiance avec des gens démunis en termes de capacité de connaissance, voire même de curiosité, qui est abîmée ; et cette confiance, établie par la solidarité du groupe au sein du conflit social, permet à ces personnes d'affronter la complexité de leurs manques, d'apprendre, ou en tout cas, de comprendre leur propre situation. C'est très important parce que la plupart du

temps, les formes de la lutte politique, c'est pour les autres. Or, il faut que les autres parlent d'eux-mêmes. Il faut leur donner les moyens de s'exprimer pour eux-mêmes, dans leurs formes, même si elles sont amateurs et que, par rapport aux formes dites professionnelles, elles sont injustement considérées comme mauvaises.

PHILIPPE — L'accompagnement, c'est fondateur chez nous, c'est notre slogan : **"Plus jamais seul"**. Ce qui détermine mon engagement dans cette association, c'est le contact. On reçoit des gens complètement déstructurés, ça se voit physiquement. Certains viennent sept ou huit fois avant de prononcer une parole ; ils sont incapables d'exprimer quoi que ce soit, parce qu'ils ont tellement à dire qu'ils ne savent pas par où commencer et qu'ils n'ont plus l'habitude. Il faut leur offrir le café, des journaux... patienter jusqu'au moment où ils auront envie de parler. Il faut qu'ils aient confiance, qu'ils voient qu'on ne va pas les utiliser de façon politicienne ou au profit d'une organisation. Donc nous sommes avec les gens d'abord pour boire un café. Et nous sommes avec eux sur leur dossier individuel. On règle leur dossier d'un point de vue technique – en s'affrontant avec les Assedic, l'ANPE... et en même temps, on les déculpabilise. Parce que ce qui caractérise le chômeur, c'est la culpabilité. La norme, dans une société, c'est d'exister à travers ce qu'on y fait, sa place dans la production. Le chômeur est coupé de ça ; il est pénétré par un sentiment d'inutilité. Notre travail politique essentiel est de leur dire que leur situation n'est pas due à un défaut de compétences individuelles mais à une volonté politique. On les met dans

UNITED COLORS OF POGNON

Parmi les violences infligées par le dominant au dominé, il y a la production de l'espace et des signes dans cet espace.

le sens de la possible construction d'un mouvement autour des revendications. Ces revendications ne portent plus exclusivement sur le chômage ; le chômage est la base de la construction de l'association, mais dans les débats, on sort très vite de la question du chômage pour savoir quels types d'organisation de société on va créer. **C'est dans les associations de chômeurs aujourd'hui qu'il y a le plus de réflexion sur le salariat : est-il ou non la forme finie du travail ? Va-t-on pouvoir sortir du travail par une autre forme, par le haut et pas par la précarisation généralisée ?**

TENDRESSE ET ART DE VIVRE

GÉRARD — Ce qui est intéressant, c'est que la manière de lutter se confond de plus en plus avec une manière de vivre. Aujourd'hui, se confondent de plus en plus les termes *"Existence et Résistance"*. C'est important de parler d'intimité. À Ne Pas Plier, on lie souvent l'intime à l'universel ; c'est la part d'intimité de chacun qui fait l'universel, qui pourrait s'opposer à la mondialisation vécue comme un nivellement sur une moyenne liée à la marchandise. Ce que tu amènes, Philippe, ce sont des mots comme la tendresse, des mots qui sont bannis. **Il y a une pudeur totale dans le monde politique à parler de la tendresse, c'est tabou, comme la sexualité et toutes les choses qui sont fondatrices de la relation humaine et de la qualité de nos vies. On exclut ça, parce que la tendresse rend fragile.**

J'ai été membre du PC, et pour moi, la culture et la vie intime ont été un temps dissociées du politique. Or, c'est justement notre capacité à comprendre qu'on est fragiles et mortels qui nous rend tendres, alors que toute la société de marchandise veut nous faire croire qu'on est immortels pour qu'on puisse acheter sans cesse et n'avoir rien à foutre de l'autre. Nous laisser croire qu'on est immortels enlève toute conséquence à nos actes ; si on est mortels, on a besoin de l'autre ; et ça, c'est très important pour notre attitude. **Quand on parle de formes, il faut voir l'art comme art de vivre.**

Si les artistes ne font pas beaucoup de politique, c'est peut-être parce qu'en tant que personnes, ils ne font pas partie des couches sociales qui sont par nécessité sur le terrain politique. Donc il faudrait aussi parler d'une esthétique qui ne serait pas privée de conséquences ni de corps, c'est-à-dire redonner du corps à l'art. Dire que quoi qu'on fasse comme acte, ça a des conséquences ; assumer la responsabilité de nos actes ; prendra la culture comme l'expression des solidarités entre les êtres humains.

JEAN-PIERRE — La compréhension de l'autre est fondatrice ; **c'est la relation qui finit par produire de la forme.** La qualité et la force de la chose est d'arriver à entrer en relation d'estime, d'amitié, de confiance, sans perdre un iota de son exigence et de son expérience. On n'a pas évoqué le nombre de producteurs de formes, qui, dans leur culpabilité sociale ou politique, refont du militantisme, mais en oubliant leur exigence quant à leurs propres formes. **Quant à la peur, je pense que la montée de la peur comme un sentiment généralisé, de la peur au quotidien, des petites peurs, des grandes peurs, et l'exploitation de la montée de ces peurs par des formes dominantes, ça rend con. Il y a une physique quotidienne de la peur – qui avait à peu près quitté les sociétés "occidentales riches" – et cette remontée du sentiment général des peurs est une des difficultés majeures.** Ce qui a été dit à propos de l'accompagnement, de la capacité à

faire retrouver la parole, c'est un éclairage qui est totalement absent du débat actuel sur la langue, par exemple. Or aujourd'hui, la capacité à posséder en commun un certain nombre de mots, un certain imaginaire, est un élément essentiel, fondateur, de nos capacités à créer. Cet éclairage là est pourtant très important par rapport à ce débat actuel sur une langue nationale ou de multiples langues régionales.

BRIAN — Il n'y a pas à choisir entre douze langues et une seule, mais à reconnaître que le fait de pouvoir partager des mots, quels que soient nos choix par ailleurs, est une ressource, une alternative sociale à cette peur génératrice d'inconscient. En effet, les gens sont transis devant une fausse alternative : reprise de la souveraineté ou dissolution dans le marché universel. Et la peur, il y en a qui l'exploitent. Parce qu'elle est fondée : en allant vers son extrême, le capitalisme libéral risque d'éclater. Le chômage est un de ses éclatements, l'autre, c'est la guerre. **Ce qui est important pour nous, au contraire, c'est de vivre ensemble, de parler ensemble, de partager notre plaisir. C'est là où on peut réellement s'engager dans la culture, quand on produit un art de vivre ensemble. Mais qui le fait réellement, jusqu'au bout, sans retrouver une activité politique ?**

Le 25 juin 1999 à Ivry-sur-Seine

